



M. Bancelhon

L'éditorial de Jean Daniel

Le voyage

Quelques géants, lassés d'un combat évidemment titanique, plantent leurs épées dans le sol flamboyant de leurs gigantesques espaces et peuplent ainsi, pendant leur pause, les oniriques et fascinants paysages du Tassili saharien. Telle est la légende et, sur place, on se dit que telle doit bien être la vérité. C'est après cette pause, sans doute, que sont apparus les gorges et les canyons, les menhirs démesurés et les stalagmites monstrueuses, les statues de l'île de Pâques et les châteaux forts de Massada, les Pantagruel de roche et les Gulliver de granit. On découvre que les pharaons ont voulu imiter, en Egypte, trois mille ans avant notre ère, des pyramides, des sphinx et des statues que la nature avait sculptés des millions d'années avant eux. Etranges ruines d'un passé mythique ou témoins spectaculaires de la naissance du monde. On a compris, je pense, qu'il ne s'agit pas là d'un voyage comme bien d'autres mais *du* voyage, de celui qui est, à la lettre, le plus susceptible de faire basculer dans un univers cosmique. Une autre manière, en somme, de voyager sur la planète Mars.

Les Algériens, sur place, se sont réapproprié leur Sud, leur Sahara, le plus grand désert du monde. Ils parlent autant en termes de temps que d'espace. Leurs jeunes archéologues jonglent avec des millions d'années et leurs administrateurs se déplacent tous les jours à 500 et 1 000 kilomètres de leur base. J'ai vécu l'envoûtement subtil des charmes de la Tunisie, l'imposante et altière majesté marocaine. J'ignorais que ma turbulente, souffrante et libre Algérie fût dotée de cette dimension de Far West lunaire.

L'expédition, organisée par la Fondation Déserts du Monde, avait commencé par la résidence pendant quelques jours dans les fabuleuses dunes de Timimoun, à plus de 2 000 kilomètres de Djanet, où je me suis ensuite rendu. Il y a un roman de Rachid Boudjedra qui porte le nom, « Timimoun » (1), de cette ville ensablée et ardente, si froide la nuit, gelée même, où le bleu nocturne a parfois du mal à se frayer une place entre les étoiles. Les poètes et les cinéastes y tenaient un festival. La Fondation avait organisé un circuit parmi les foggaras, ces systèmes d'irrigation qui remontent à l'Antiquité, et un autre sur la route des ksours, ces ruines de forteresses jaillies comme des dessins de Victor Hugo sur lesquels, à certaines heures du jour, un Delacroix eût négligemment jeté d'éphémères couleurs. Au cœur du plus vaste désert du monde, animée par le ministre Chérif Rhamani, inlassable et imaginatif Jack Lang de l'Algérie, la Fondation arrive à faire oublier la simplicité encore rudimentaire des équipements d'accueil grâce à toutes les magies de l'hospitalité.

■ Dans le Tassili, les témoins spectaculaires de la naissance du monde.

Illusoire bénéfice de la force

Ralliement du Libyen Khadafi, rébellion de l'Iranien Khatami, manifestations de bonne volonté de la Corée du Nord, reprise des relations entre les deux puissances nucléaires du Pakistan et de l'Inde : autant d'événements qu'il ne faut pas sous-estimer pour apprécier le nouvel ordre mondial.

Tous ces éléments positifs peuvent donner le sentiment que la politique de George Bush est efficace. Plus personne ne veut

faire partie de l'« axe du Mal » parce que chacun est persuadé que les menaces des Etats-Unis ne sont pas vaines et qu'ils n'hésiteront plus à intervenir à titre « préemptif ». Quand bien même les Etats dénoncés s'abstiendraient-ils soudain de tout écart, il leur faudrait craindre la dévastation par les armes et l'occupation par les armées. Autrement dit, la force paie.

A vrai dire, nous nous en doutions. L'histoire enseigne que non seulement le vainqueur se fait craindre, mais qu'il arrive souvent à incarner la justice aux yeux des vaincus. Les résistants sont toujours moins nombreux que les réalistes. Mais ne négotons pas. Sur un plan international, la politique de force imposée par Bush a bousculé bien des positions acquises. Reste à savoir quels étaient les vrais objectifs initiaux de cette politique.

On sait désormais qu'il ne s'agissait pas de procéder à la mise hors d'état de nuire d'« armes de destruction massive » restées introuvables. On sait aussi que le but n'était pas de s'attaquer à la source du terrorisme. Personne n'a pensé qu'elle se trouvait à Bagdad. Il s'agissait, en réalité, de briser tous les freins qui pouvaient s'opposer à la reconstruction d'un nouvel ordre régional au Proche-Orient. Le dernier secrétaire d'Etat au Trésor de George Bush vient de révéler que le président des Etats-Unis et son entourage néoconservateur avaient décidé d'intervenir en Irak bien avant les attentats du 11 septembre 2001. En ce sens, à partir du moment où l'on se résigne à l'idée que l'élimination de Saddam Hussein n'était que le prélude à une recomposition du Proche-Orient, et où l'on constate que les principaux protagonistes font mine de se soumettre, alors on pourrait penser que, d'une certaine manière, Bush a gagné.

Ceux qui le disent ont cependant tort. Ils font une confusion. C'est un fait que la force paie lorsqu'il s'agit de vaincre, de substituer par la violence le chaos au despotisme et de liquider quelques fantoches sanglants. Mais c'est une tout autre chose que de justifier le désir unilatéral d'instaurer un ordre nouveau par la construction d'une société libre. Par quoi était censé passer cet ordre ? Bien sûr, par la démocratie en Afghanistan et en Irak. On ne peut pas dire que ce soit, de ce point de vue, une réussite. On ne voit pas que l'Arabie Saoudite et la Syrie aient soudain changé de régime alors qu'il ne serait pas illogique de les inclure dans le fameux « axe du Mal ». Enfin et surtout, on ne peut pas dire que la victoire militaire en Irak et la capture de Saddam Hussein aient provoqué le moindre changement positif en Israël et dans les territoires occupés. Sharon est dépassé sur sa droite par les faucons des colonies et les initiateurs des accords de Genève sont l'objet de campagnes de dénigrement qui rappellent celles dont a été victime naguère Itzhak Rabin.

Il se trouve heureusement bien des Irakiens pour se féliciter du départ de Saddam Hussein et de la possibilité de s'exprimer librement pour la première fois de leur histoire. Il faut s'en réjouir sans réserves. Mais on ne voit pas pour autant que l'image donnée de l'Occident par George Bush et les siens ait changé positivement à Bagdad, dans le monde arabe et islamique et dans les opinions occidentales. Une guerre défensive n'a besoin que de la victoire pour se justifier. Une intervention militaire est jugée sur la paix qu'elle construit.

J. D.
(1) « Folio », Gallimard.